

Конкурс понимания устного текста

SCRIPT

Ex. 1

Des OGM dans notre assiette ?

Sylvie Berruet : C'est notre dossier sur RFI depuis ce matin, Romain : consomme-t-on des OGM sans le savoir ?

Romain Azzouy : Alors, RFI s'associe en effet à l'enquête publiée ce matin par l'ONG Mighty Earth, où il est largement question des organismes génétiquement modifiés. Le titre de cette enquête est explicite : « la catastrophe environnementale derrière notre viande et nos produits laitiers ». Dans le Journal en français facile, on s'intéresse à la position de l'Union européenne sur le sujet. Que prévoit la législation ? Quelles évolutions sont possibles ? Réponse de Joana Hostein, à Bruxelles.

Joana Hostein : Quand vous mangez une côte de porc, difficile de savoir si elle contient ou non des organismes génétiquement modifiés. La législation européenne n'impose pas d'étiquetage pour les produits issus d'animaux ayant consommé des OGM : le lait, la viande ou les oeufs par exemple. Or, pour nourrir le bétail, les agriculteurs européens achètent en grande quantité des céréales génétiquement modifiées, comme le rappelle l'eurodéputée écologiste Michèle Rivasi.

Michèle Rivasi : Vous ne pouvez pas vous imaginer la quantité d'animaux qui sont nourris à partir d'un soja génétiquement modifié. 75% de la production mondiale de soja provient soit d'Amérique latine ou soit de ces régions-là. Nous, on veut une agriculture de proximité. Plus vous allez augmenter le libre-échange, plus vous allez contaminer et empoisonner les citoyens européens.

Joana Hostein : Dans un amendement qui sera soumis aux votes des eurodéputés à la mi-avril, les Verts demandent un système d'étiquetage obligatoire pour que le consommateur sache ce qu'il a dans son assiette. Mais c'est la Commission européenne qui a le pouvoir de légiférer. Pas sûr qu'elle y soit favorable, elle qui a autorisé, depuis son entrée en fonction, l'importation de 24 nouveaux OGM. Joana Hostein à Bruxelles, RFI.

Ex. 2

Des plantes sauvages en ville

Nathalie Machon : Cette petite plante qui se trouve là au ras du trottoir, mais qui normalement se trouve plus haut sur les murs, c'est une plante qui pour moi est la plus jolie qui soit. Elle est merveilleusement belle, elle a des couleurs très très jolies et elle a des feuilles qui ont une forme magnifique. Voilà, c'est la cymbalaire des murailles et personne la connaît. Quand je la montre à des gens qui sont pas habitués à observer la flore, ils sont toujours très étonnés de se dire qu'ils ont dû passer mille fois à côté de cette plante sans la voir tellement elle est discrète, mais pourtant elle est vraiment très jolie. Pour moi, c'est la plante sauvage des rues la plus méconnue et pourtant la plus jolie.

Nathalie Machon : Je suis Nathalie Machon, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle et mon projet de recherche concerne la biodiversité dans les villes. On est rue Cuvier, Paris 5e, entre le Jardin des Plantes et la faculté de Jussieu.

Journaliste : Et sur un trottoir...

Nathalie Machon : Et sur un trottoir, y'a pas beaucoup de place pour que les espèces poussent. Donc, on trouve des plantes essentiellement dans les fissures du bitume, au pied du mur, etc.

Journaliste : Là, au premier abord, dans l'éducation qu'on a pu avoir, ces plantes qui poussent entre le muret et le goudron du trottoir, on appellerait ça des « mauvaises herbes » ?

Nathalie Machon : Oui, on appelle ça des mauvaises herbes depuis bien longtemps. Au premier abord, quand on les connaît pas, c'est vraiment de la végétation très banale, sans trop d'éclat. Mais quand on se penche dessus plus particulièrement, on trouve que chacune des espèces a ses particularités, bien intéressantes, et des caractéristiques importantes pour le fonctionnement écologique de la ville. Cette plante qu'on voit, qui pousse sur le mur, c'est une pariétaire, « pariétaire » ça vient de « mur » justement. C'est une plante qui normalement se trouve dans les falaises. Elle est un peu ingrate sur le plan morphologique parce qu'elle a des fleurs qui sont vraiment très, très petites et elle nourrit des insectes, donc elle a un rôle écologique dans la ville.

Journaliste : Si on se rapproche, si on se baisse, on se rend compte que ces plantes qui ont pas été traitées et ben, en fait y'a tout un environnement biologique qui se crée avec et autour de ces plantes.

Nathalie Machon : Les plantes qui poussent dans la ville, elles forment la base de l'écosystème de la ville. Là, vous voyez, y'a des fourmis, y'a certainement des pucerons, des coccinelles. Ces organismes, ils sont mangés par les oiseaux, donc on aura plus d'oiseaux. Et ces chaînes alimentaires, à partir du moment où les plantes sont éradiquées, ces chaînes alimentaires, elles sont coupées à la base et c'est fini, tous les autres animaux qui vivent aux dépens des plantes disparaissent.

Donc, après, c'est au libre choix des citoyens de décider s'ils veulent ou non de cette biodiversité. Moi, mon choix personnel, je préfère une rue avec des plantes que sans plantes. Mais je pense que c'est en connaissant les plantes qu'on peut prendre la décision de nettoyer ou pas nettoyer comme on veut.